

ARIANE SINGER

En Espagne, on le surnommait le «Mozart des échecs». Ce fut un enfant prodige capable, très tôt, de vaincre les plus grands. Né dans une famille modeste de Majorque (Baléares), Arturo Pomar (1931-2016), dit «Arturito», fit sensation à 12 ans, en tenant tête au champion du monde russe Alexandre Alekhine. En 1962, il devint le premier Espagnol à obtenir le titre de grand maître international avant de plonger dans les classements et de se consacrer à son travail de postier. Mais il fut surtout, durant sa jeunesse, et à son corps défendant, l'un des meilleurs ambassadeurs de la dictature franquiste, qui le brandit comme un étendard.

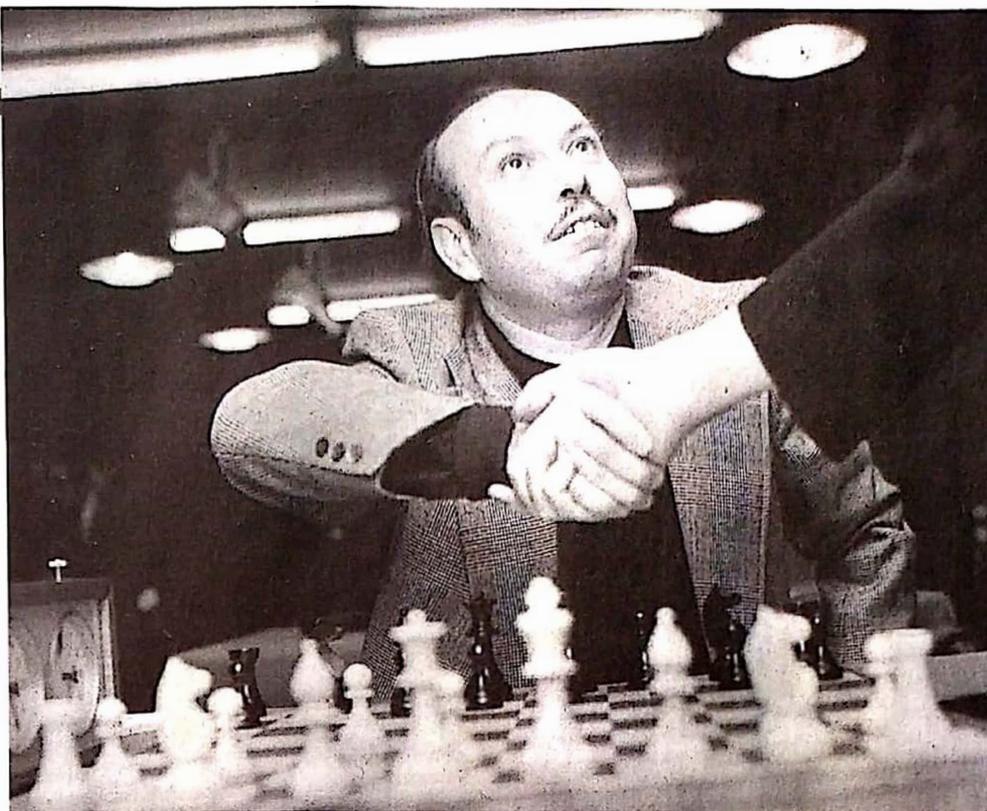
Dans *Le Pion*, son deuxième livre traduit après *Les Quichottes* (La Contre Allée, 2021), le journaliste et écrivain Paco Cerda s'emploie à réhabiliter la figure oubliée de ce joueur d'exception, mais sans opter pour une simple biographie. Il partage en effet avec le cinéaste François Truffaut la conviction qu'un tel exercice «relève de l'oxymore: il n'y a rien de plus éloigné de la vie que les profondeurs symboliques et théoriques que l'on atteint sur un échiquier». Du reste, la fascination qu'exercent les joueurs d'échecs est souvent à la mesure de la déception engendrée par la banalité de leur vie. C'est pourquoi Cerda retrace celle d'«Arturito» en l'abordant comme un pion de l'histoire, «l'icône d'un pays sans icônes sportives, le héros de l'épopée propagandiste d'une société installée dans une prose médiocre et sans saveur». Un être qui, sitôt sa gloire pâlie, vit le pouvoir franquiste l'abandonner à son sort.

Dans ce passionnant roman sans fiction, Paco Cerda s'approche au plus près de son protagoniste. Il souligne avec tact ses fragilités d'ancien enfant adulé, sa solitude, sa dépression... Mais sa trouvaille consiste à le mettre en scène face à celui qu'il considère comme un autre pion: le

Arturo Pomar fut surtout, durant sa jeunesse, et à son corps défendant, l'un des meilleurs ambassadeurs d'une dictature franquiste

légendaire Bobby Fischer (1943-2008), qui fut lui aussi exhibé comme un symbole de puissance par les Etats-Unis, lorsque, sur fond de guerre froide, en 1972, il ravit le titre de champion du monde au Russe Boris Spassky.

Rappelant au passage l'itinéraire, nettement plus heurté, du héros de Brooklyn – qui sombra dans des délires complottistes et antisémites –, Cerda retrace la partie qui opposa Pomar à Fischer, à



Arturo Pomar, lors d'un tournoi aux Pays-Bas, en 1974. BNA PHOTOGRAPHIC

Paco Cerda retrace le parcours d'un prodige espagnol des échecs, et à travers lui l'année 1962, acmé de la guerre froide. «Le Pion», joli coup

Un petit joueur sur le grand échiquier géopolitique

Stockholm, en 1962 (et que gagna le second). Si cette rencontre ne fut pas aussi médiatique que le fameux «*match du siècle*» américano-russe, l'écrivain lui rend haletante et symbolique à plus d'un titre. D'abord parce qu'elle oppose deux hommes aux personnalités contraires: l'un, discret et presque au faite de sa carrière, l'autre, flamboyant et en pleine ascension. Ensuite, parce qu'elle a lieu lors de l'année paroxystique de la guerre froide, quand la crise des missiles de Cuba mena le monde au bord de l'anéantissement nucléaire.

1962 est donc l'année de tous les dangers. Mais c'est aussi celle où s'illustrèrent différents «*pions*», rappelle Cerda. Si ceux-là ne jouent pas aux échecs, ils n'en sont pas moins de cette partie qui se joue dans un monde bipolaire et que l'auteur fait revivre en de courts chapitres, s'imbriquant habilement dans le récit comme autant de miroirs. Des reflets de ce que vécurent les deux protagonistes. Certains servirent en effet des Etats qui les mirent de côté sans scrupule – tel Francis Gary Powers,

pilote de l'avion de reconnaissance U-2 qui fut capturé en URSS et échangé contre Rudolf Abel, l'un des chefs de l'espionnage soviétique, avant d'être soupçonné de trahison et de désertion après son retour. D'autres, en marge de l'affrontement entre les deux blocs, se sacrifièrent à leur idéologie, tel Julian Grimau, un des dirigeants du Parti communiste d'Espagne, ancien fonctionnaire de la République, qui fut arrêté pour être jugé et exécuté l'année suivante. D'autres encore, pareils aux soldats d'infanterie auxquels ren-

voie aussi le terme «*peon*» («*pion*») en espagnol, avancèrent seuls, à l'avant-garde de mouvements de fond, tel James Meredith, premier étudiant noir à intégrer l'université du Mississippi, «*un pion essayant d'altérer l'échiquier des races, l'échiquier, en fait, du pouvoir et de l'argent*». A travers ces figures et d'autres, anonymes, Paco Cerda compose une passionnante histoire du XX^e siècle. Une partie faite d'autant de coups individuels que de stratégies collectives. ■

LE PION
(*El peon*),
de Paco Cerda,
traduit de l'espagnol
par Marielle Leroy,
La Contre Allée, 360 p.,
23,50 €, numérique 17 €.